

Ceffonds, le 24 juin 1917

5105



Madame et chère amie,

Hier, j'ai remontré dans ma
promenade le garde champêtre de
Ceffonds. C'est une de mes vieilles connaissances
et un personnage assez considérable
dans la localité, puisqu'il protège
officiellement nos propriétés. Nous avons
fait conversation. Mauvaise récolte : les
deux tiers des blés ont été gelés. Cela,
dis-til, nous promet du pain encore
plus mauvais l'an prochain. — Je le
raconte en lui confiant que le pain
des Parisiens est bien plus noir et moins
appétissant que le nôtre. — Ce qui est vrai ;
ici le pain n'est fait encore qu'avec du
blé très mûr, le blé de la région,
sans mélange, ce pain est un peu gris, mais
il n'a pas la couleur et l'odeur repugnantes
du pain parisien. — J'ajoute, faut
donner courage à mon entourage, que
les américains nous apporteront du blé. —
Ah ! oui, s'écrie-t-il, ils nous apporteront
aussi des hommes ; mais il paraît que
c'est pour nous fusiller si nous faisons

une révolution, — Ceci était nouveau
pour moi. J'avais bien entendu dire
à Paris, et par un individu qui ne
passe pas pour un sot, que les anglais
nous prendraient l'Algérie après la guerre, mais
je ne savais pas encore que les américains
ne se disposaient à venir chez nous que pour
garantir toute atteinte notre excellent
gouvernement. Vous aurez peut-être déjà
remarqué que plus une opinion est absurde,
plus elle est difficile à réfuter quand elle s'est
logée dans le cerveau d'un homme peu intelligent.
— J'essayai de faire entendre raison à mon
garde-champêtre. — Mais, répliqua-t-il, n'y
a-t-il pas déjà des annamites qui ont été
amenés à Paris pour tirer sur les Parisiens
s'ils veulent bouger? — Je lui répondis que
les annamites ne sont ni bien nombreux ni
bien farouches et qu'ils ne sont pas la
garnison de Paris. J'ajoutai que les américains
venaient pour les allemands, afin que nous
fussions les battus. Et je ne suis pas certain de
l'avoir convaincu. Une opinion très répandue,
en que l'intervention des américains a retardé
la paix, qu'on aurait eue cette année. Les
gens ne se demandent pas quelle paix on
aurait pu avoir. Rien n'est plus facile
à exploiter que la bêtise humaine. La
direction de l'opinion s'échappe à notre
gouvernement parce qu'il n'a pas de tête

et qu'il en devint contre lui-même. Car on sait bien que patronne les germes optiques au commencement de la guerre, ceux-ci disaient que la guerre avait été voulue par les curés, et cette énorme ineptie a eu quelque succès; mais maintenant ce sont les mêmes qui caendent la diffeance contre l'Église et se font même de compter pour rien les ruines de l'Étranger. L'un disait au temps de Briand que nous n'avons pas de gouvernement; est-il bien sûr que nous n'en ayons pas encore un peu moins à présent?

Mes anglais sont toujours sages, et mes officiers irréprochables. J'ai appris d'ailleurs que cet officier est un médecin. Il donne des consultations à ma cuisinière. Que ne lui donne-t-il aussi des leçons de cuisine !...

Le bon curé à qui j'ai fait servir le Temps en est enchanté. C'est un homme de soixante-dix ans, qui ne manque pas d'intelligence. Il apprécie la situation auquel exactement comme nous. Un colonel d'artillerie, logé dans la même maison que mon ami, s'édifie avec le même Temps. Mon bon curé avait recueilli une dizaine de mille francs pour refaire dans les ruines de son église une place de culte; l'administration a voulu prendre l'argent et diriger les réparations; — serais-je bien que l'église est classée comme monument historique. — On n'a rien

3012
fait depuis un an. des architectes viennent
de temps en temps visiter les ruines et apporter
des plans nouveaux. Les habitants ont reconstruit
des abris sur l'emplacement de leurs maisons,
le village ayant été entièrement détruit. On
s'arrange comme on peut, et l'on trouve la
guerre un peu longue.

Il faisait presque froid ici ces
jours passés. Je suis moins fatigué qu'à
mon retour. L'occupation militaire n'aggrave
pas beaucoup ma végétation. On ne peut
mettre la tête dehors sans rencontrer des soldats.
Et il y en a quelques-uns à qui l'on aurait
dû ménager l'alcool. Dans l'ensemble
pourtant ils se tiennent assez bien. Mais ce n'est
plus la tranquillité d'autrefois. D'ailleurs, si
cette occupation se prolonge, il en résultera une
sorte de peste, parce que les ressources locales
sont absorbées par les soldats. Vendredi
dernier il y avait tout feu de payannes au
marché de Montebelloni. Plus facile de trouver du beurre.

J'attends les exemplaires de mon livre.
J'en adresserai un à Liard, bien que, d'après
ce que vous me dites, il ne soit guère en
disposition de lire.

Recommandez-moi aux parents de
Saint Rumbert.

Affectueux respects,

A. Louis